

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2001)
Heft: 17

Artikel: François Albera : "À l'époque, on avait l'envie..."
Autor: Albera, François / Wolf, Rafael
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932776>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dia). Ce voisinage offre la possibilité de développer des recherches originales entre cinéma et arts plastiques (installations vidéo, expositions diverses...).

Les moyens techniques à disposition permettent aux étudiants de se familiariser avec les différentes étapes de la production: la prise de vue, le montage son et image, le visionnement et la projection des formats 16 mm et vidéo. Rappelons que l'Esav ne propose pas de formations spécialisées, telles que scénariste, opérateur, éclairagiste ou monteur. Elle cherche plutôt à inculquer les bases de ces différents domaines dans la mesure où ils sont nécessaires à un cinéaste ou vidéaste indépendant. ■

Ecole supérieure d'art visuel (Esav). Secteur d'expression audiovisuelle. Rue du Général-Dufour 2, 1204 Genève. Tél. 022 311 05 10, fax 022 310 46 36.

Bernard Zumthor: «Nous ne formons pas des professionnels, mais des artistes...»

Né en 1943. Docteur en histoire de l'art à Londres où il enseigne pendant plusieurs années. Il devient ensuite conservateur des monuments historiques de Genève. En 1992, il est nommé directeur de l'Ecole supérieure d'art visuel (Esav).

Propos recueillis par Rafael Wolf

Quelles différences fondamentales relevez-vous entre l'Esav et l'Ecole d'art de Lausanne (Département cinéma - Deci) ?

Le Deci se veut une école professionnelle, ce qui détermine sa pédagogie. Nous sommes une institution non professionnelle et nos ateliers sont des lieux de recherches et d'expérimentations. Nous ne formons pas des professionnels, mais des artistes qui se destinent à utiliser le médium cinématographique dans le documentaire, la fiction, mais en aucun cas le cinéma commercial. Les débouchés professionnels ne sont pas un objectif prioritaire pour nous, car ce n'est pas la vocation de l'Esav. Ainsi, la différence principale de nos deux écoles réside dans l'orientation plus humaniste de notre projet et qui, à tort ou à raison, n'a pas de finalité affirmée. Ceux qui se présentent à l'Esav dans le but de faire des

études plus pointues, je les envoie en général à l'Ecole d'art de Lausanne.

Que pensez-vous, dans la situation actuelle du cinéma suisse, de la voie autodidacte et de la voie scolaire ?

Je me place du point de vue de la formation d'artistes et je dis toujours que les artistes n'ont pas besoin d'école. L'école permet avant tout de gagner du temps et donne accès à un réservoir d'informations et de matériel. Cela permet parfois de mieux trouver son chemin. Pour cela, l'apport théorique est extrêmement important et nous le mettons à pied d'égalité avec les exercices pratiques. S'il s'agit d'apprendre des techniques, ça ne sert à rien de venir chez nous. Par contre, s'il s'agit de réfléchir à ce que c'est que d'être un artiste maintenant, nous sommes là pour ça.

Que deviennent vos étudiants à la fin de leurs études ?

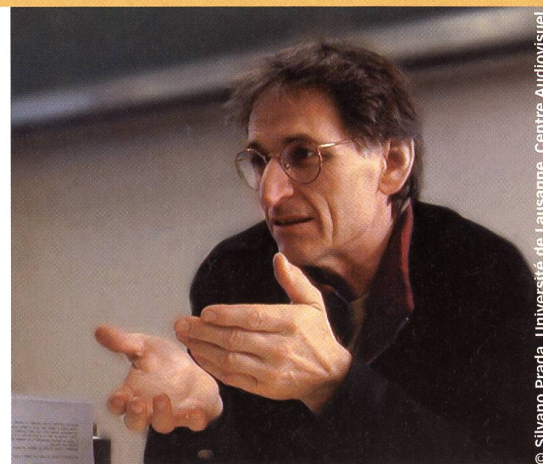
La plupart de nos diplômés ont trouvé à se placer dans le cinéma ou à la télévision. Je me suis laissé dire par des gens de télévision que le côté généraliste de nos diplômés est apprécié. Ils sont peut-être moins bien préparés, mais ils sont souples. Dans un contexte de globalisation et de fusion, je pense que nous avons un devoir de défendre des formations à caractère humaniste et généraliste. Je résiste fortement à l'enfermement des individus dans des cages professionnelles et des spécialisations.

Pourquoi deux départements cinéma en Suisse romande au lieu d'une véritable école de cinéma indépendante ?

On entend parler de fusion des écoles de cinéma en Suisse. Mais une seule école serait une initiative stupide. Il faut avoir plusieurs établissements différents, qui se complètent d'ailleurs très bien. Un regroupement ne permettra aucune économie budgétaire et démotivera les enseignants et les étudiants. Je ne vois rien de positif dans une fusion qui tuerait la complémentarité. L'idéal serait que les étudiants de l'Esav et de l'Ecal puissent suivre des cours indifféremment dans les deux écoles. C'est en facilitant cette mobilité étudiante que ça peut être intéressant.

Quelle serait l'école idéale selon vous ?

Ce serait une école qui aurait davantage de moyens pour permettre aux étudiants de faire plus de petits films, d'avoir plus de possibilités de stages. Une école où l'on viendrait par goût de l'activité et de la réflexion culturelle. Une école sans notes et sans examens, ce qui est déjà le cas chez nous puisque nous n'avons que des jurys publics à caractère pédagogique. Je tiens aussi beaucoup à l'insertion du cinéma dans le cadre de l'école d'art. ■



François Albera: «A l'époque, on avait l'envie...»

Avec le cinéaste Francis Reusser, François Albera a fondé le secteur audiovisuel de l'Esav. Actuellement, il dirige la section histoire et esthétique du cinéma de la Faculté des lettres de Lausanne, où il enseigne.

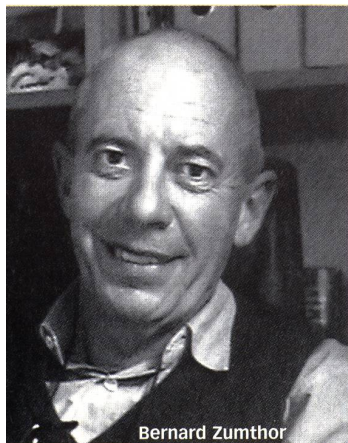
Propos recueillis par Rafael Wolf

Dans quelles conditions avez-vous créé la section audiovisuelle de l'Esav en 1977 ?

A l'époque, il se mettait en place un enseignement audiovisuel plutôt centré sur des problématiques graphiques. J'ai participé à un jury avec Francis Reusser et sous nos yeux des étudiants se sont révoltés contre la pédagogie en vigueur. Reusser et moi étions d'accord avec eux et le directeur de l'époque, M. Rappo, nous a proposé de reprendre la section. Nous avons mis en place un Atelier cinéma vidéo. Nous étions complètement libres, avec une grande autonomie. Nous sommes parti de l'idée qu'il fallait travailler avec les moyens du bord, qu'il fallait apprendre à faire avec peu de chose, à bricoler. La technique ne se séparait pas de l'esthétique. Du coup, les cours théoriques s'intégraient dans l'enseignement. On voulait que les étudiants deviennent des producteurs autonomes, qu'ils puissent se débrouiller seuls. Il n'y avait pourtant aucune visée professionnelle même si le but était de former des gens capables d'entrer dans l'industrie. Certains travaillent à la télévision, dans des musées et d'autres sont artistes. L'idée était de considérer l'artiste sans ses connotations romantiques. Quelqu'un qui se situe entre l'artisanat et la théorie.

Entre la voie autodidacte et la voie scolaire, que choisir aujourd'hui ?

La voie autodidacte, ce n'est pas vraiment la panacée. Des gens ont été formés sur le tas et ce n'était pas la voie royale pour devenir réalisateur. D'un autre côté, les étudiants formés à l'école



Bernard Zumthor

vont mimer les professionnels. François Musy par exemple (ndlr: fameux ingénieur du son, notamment de Godard) a vu des étudiants sortir de l'Ecal, mais il les a virés rapidement parce qu'ils attendaient que tout vienne à eux. Musy préférerait prendre des autodidactes, car les choses ne leur sont pas dues. La voie n'est pas bouchée pour les autodidactes, car on aura toujours besoin de sang frais et parce que les écoles peuvent parfois être aliénantes.

Est-il utile d'avoir plusieurs écoles en Suisse, sachant que le marché y est aussi restreint ?

Déjà, ce ne sont pas des écoles, mais des départements à l'intérieur d'écoles d'art. Vouloir faire une seule école avec les deux sections romandes me paraîtrait absurde, comme bon nombre de concentrations. C'est une volonté politique des institutions publiques pour faire des économies. Les autorités veulent des chiffres. Mais il s'agit avant tout d'avoir des idées. Il faut plusieurs départements parce qu'il y aura ainsi toujours des voies différentes, d'autres options. Dieu du ciel, qu'il y ait de la diversité ! Tout est possible. C'est la pluralité qui est devant nous. Quant aux débouchés, ils sont multiples, entre la télévision, l'enseignement ou la réalisation de films, comme le font Daniel Schweizer ou Véronique Goël, deux anciens étudiants de l'Esav.

Pourquoi n'y a-t-il pas de collaboration entre les départements de l'Esav et de l'Ecal ?

Il n'y a jamais eu de rencontre entre Yersin (ndlr: fondateur du Davi, actuel Deci de l'Ecal), Reusser et moi. Il était impossible de s'entendre à cause de son idéal professionneliste. Nous n'avions pas les mêmes directions de travail.

Par rapport à vos intentions initiales, quel bilan tirez-vous de ce qu'est devenu l'Esav ?

Je ne sais pas bien ce qu'est devenu l'Esav. Mais à l'époque, on avait l'envie. Aujourd'hui, il y a des gens qui n'ont plus envie. C'est destructuré. Il faut un mouvement autour d'une énergie. Et c'est toujours la pédagogie qui faillit. Je suis venu à l'Université de Lausanne et paradoxalement, j'ai des relations avec l'Ecal pour des raisons plus géographiques qu'idéologiques. Nos étudiants peuvent maintenant suivre des ateliers pratiques avec l'Ecal, même si c'est loin d'être l'idéal. Concernant l'Esav, la seule section dont je suive le travail, c'est la section animation que dirige Daniel Sutter. Il accueille des gens qui sont en sculpture, en peinture, en gravure et qui viennent mixer leur savoir-faire avec la technique de l'image par image. C'est formidable. C'est une section sous-estimée et c'est un tort, car c'est là que se passent les choses. ■

© Bastien Genoux, Ecal



L'Ecal de Lausanne : une formation polyvalente

Tournage à l'Ecal du court métrage «La bouée» (Bruno Deville, 2000)

Le Département cinéma de l'Ecole cantonale d'art de Lausanne (Ecal) prépare avant tout ses étudiants à affronter le marché du travail de l'audiovisuel. La solide formation technique qu'elle prodigue va au-delà de la seule réalisation de longs métrages de fiction.

Par Laurent Guido

C'est en 1988 qu'un groupe d'étudiants est entré pour la première fois au Département audiovisuel (Davi) de l'Ecole cantonale d'art de Lausanne. La conception de ce nouvel enseignement répondait à la volonté d'offrir une formation «réaliste» qui tienne compte des conditions de la production audiovisuelle en Suisse. En effet, il ne s'agissait pas de se concentrer uniquement sur la création artistique, mais de mettre également l'accent sur d'autres domaines où des professionnels peuvent être appelés à exercer : le film de commande, la télévision, la publicité.

Conformément à ce postulat de départ, les responsables du Davi, – Yves Yersin, son fondateur et auteur des «Petites fugues» et ses successeurs, Jean-François Blanc, puis Joëlle Comé –, ont toujours insisté sur la nécessité d'acquérir des connaissances dans les domaines du son, de la lumière, de la vidéo, du film, techniques ou formats aujourd'hui rejoints par les nouvelles technologies

numériques. Le choix de ce cursus généraliste, axé aussi bien sur le documentaire que sur la fiction, correspond aux débouchés potentiels du pays, trop exigu pour que l'on puisse simplement s'inspirer du modèle standard des grandes écoles de cinéma traditionnelles. Celles-ci reposent en effet sur des spécialisations dans des secteurs particuliers de l'industrie cinématographique comme la réalisation, le scénario, la photographie, le montage, etc., toutes voies spécifiques qui offrent peu de perspectives dans notre pays.

Haute école spécialisée

Après un peu plus de dix ans d'existence, le secteur audiovisuel de l'Ecal, rebaptisé Département cinéma (Deci), reste partie intégrante d'une institution qui a pris une envergure internationale sous l'impulsion de son actuel directeur, Pierre Keller. Bénéficiant de structures et de moyens importants, l'Ecal est aujourd'hui reconnue comme Haute école spécialisée (HES). Son Département ci- ▶